

Victoire

Kawkab al-Sharq, 26 juin 1933

Les gens sont, en ces jours, si absorbés par les événements politiques, et par les diverses épreuves qui les frappent dans leur vie publique comme privée, qu'ils se trouvent détournés de choses dont ils ne se seraient jamais détournés autrement, s'ils avaient mené une vie naturelle dont la substance même eût été le calme et la sérénité. Mais ils se sont vus privés de paix de l'âme, et coupés de toute tranquillité du cœur ; ils ne sortent d'un malheur que pour tomber dans un autre, et ne se libèrent d'une crise que pour se retrouver pris dans la suivante. Quand ils se rencontrent, quand ils se retrouvent entre eux, ils ne parlent que de ces catastrophes accablantes, de ces événements qui n'apportent ni spectacle réjouissant ni nul plaisir. Comment donc pourraient-ils trouver, au milieu de tout cela, la paix de l'esprit et la liberté de cœur qui leur permettraient de se réjouir de ce qui mérite la joie, de se féliciter de ce qui devrait apporter la satisfaction, de se réjouir de ce qui appelle la réjouissance ? Et pourtant Dieu — gloire à Lui — ne veut pas que la vie des hommes soit tout entière mauvaise, tout entière triste ; Il ne veut pas la vider complètement de ce qui apporte joie et contentement.

Quelque chose s'est produit dans la vie égyptienne il y a quelques semaines qui, si les Égyptiens avaient joui de leur vie naturelle, ne serait jamais passé dans ce silence profond où il est effectivement passé. Car l'Université égyptienne a offert à l'Égypte, pour la première fois, sa toute première promotion de jeunes filles ayant achevé leurs études de lettres et de droit, et obtenu la licence. Si cet événement s'était produit trois ans plus tôt, l'Égypte s'en serait réjouie au plus haut point, et il aurait suscité, dans toute l'Égypte, toute l'attention que de tels événements peuvent susciter chez les individus comme chez les collectivités — mais il n'a rien suscité du tout cette année, car les gens, absorbés par cette abondance de maux qui les assaillent de toutes parts et corrompent leur existence tout entière, n'ont nul loisir à consacrer à ce bien modeste.

Pour la première fois, la Faculté des Lettres a formé une jeune Égyptienne ayant étudié l'arabe et les langues et littératures orientales, et obtenu la licence — Mademoiselle Suhair al-Qalamawi. Pour la première fois, la Faculté des Lettres a formé une jeune fille ayant étudié le grec et le latin et leurs littératures, et obtenu la licence dans ces deux matières — Mademoiselle Fatima Salem. Pour la première fois, la Faculté des Lettres a formé deux jeunes filles ayant étudié la philosophie et les

sciences sociales, et obtenu la licence — Mesdemoiselles Zuhaira Abd al-Aziz et Fatima Fahmi.

Puis, pour la première fois, la Faculté de Droit a formé une jeune fille ayant étudié les sciences juridiques et obtenu la licence — Mademoiselle Naeima al-Ayoubi. Et sous peu, la Faculté des Sciences et la Faculté de Médecine formeront à leur tour d'autres jeunes filles ayant étudié les sciences pures, ou la médecine et ses branches, et obtenu, dans tous ces domaines, leurs diplômes universitaires.

Quel événement considérable dans notre vie intellectuelle et sociale égyptienne, et quelle magnifique victoire pour les partisans du progrès et de l'essor, pour les défenseurs de la libération de la femme et de l'égalité entre elle et l'homme en droits comme en devoirs. Et quel grand espoir cet événement ouvre devant les Égyptiens, celui de se voir un jour l'égal des autres nations avancées, où le savoir n'est le privilège d'aucun groupe particulier, où la culture n'est le monopole d'aucun sexe, où l'homme ne conserve plus l'exclusivité qu'il détenait jadis sur les sources de supériorité, d'ascendant et de pouvoir.

Que Dieu accorde Sa miséricorde à Qasim — eût-il vécu jusqu'à ces jours, quel bonheur eût été le sien, voyant ses efforts couronnés de succès, ses espoirs réalisés, sa lutte menée enfin à son terme. Que Dieu accorde Sa miséricorde à Qasim — eût-il vécu jusqu'à ces jours, il eût trouvé, dans cette magnifique victoire, une consolation pour tout le mal qu'il subit de son vivant, toute l'épreuve qu'il endura pour sa cause. Mais Dieu — gloire à Lui — veut que les réformateurs soient éprouvés par la discorde et l'affliction, et leur accorde rarement, de leur vivant, la moindre consolation pour la discorde et l'affliction qui les frappent — comme s'Il leur réservait, au contraire, une récompense plus grande dans cette seconde vie, où la félicité n'est jamais entachée de ce trouble ou de ce malheur qui souille notre première vie.

Ces jeunes filles nôtres ont obtenu ce même enseignement supérieur que nos jeunes gens obtiennent, et sont parvenues au même point que nos jeunes gens atteignent, en recevant ses diplômes et en y réussissant — félicitons donc l'Égypte de cette victoire, félicitons la femme égyptienne de cette réussite, félicitons l'Université égyptienne d'avoir ouvert la voie à cette victoire et à cette réussite. Mais nous ne voulons pas nous contenter d'enregistrer la victoire, ni nous arrêter à féliciter l'Égypte, la femme égyptienne et nos demoiselles lauréates ; nous voulons plutôt savoir ce que l'Égypte a préparé, ou compte préparer,

pour ces jeunes filles qui sont sorties de l'Université, et pour celles qui en sortiront, les unes après les autres. Car notre vie tout entière, notre mentalité tout entière, ont changé ; la femme n'y est plus, comme elle l'était autrefois, un simple luxe et un ornement, mais en est devenue, à l'égal de l'homme, un pilier fondamental, sans nulle différence entre les deux, petite ou grande, sur ce point. Notre vie tout entière, notre mentalité tout entière, ont changé, et nous n'éduquons plus une jeune fille pour que son éducation serve de luxe et d'ornement à elle-même, à sa famille et à son entourage ; nous l'éduquons, au contraire, pour qu'elle tire profit du savoir exactement comme en tire profit le jeune homme, pour qu'elle progresse exactement comme il progresse, et qu'elle travaille dans la vie exactement comme il travaille. Il ne nous suffit pas qu'on nous dise que nos jeunes filles ont obtenu des diplômes universitaires ; nous voulons que l'obtention de ces diplômes leur soit réellement utile, et que ces diplômes leur ouvrent les portes de l'activité dans les différentes branches de notre vie. L'Université avait déjà songé à cela, en partie, il y a deux ans, et s'était accordée avec l'ancien ministre de l'Instruction publique pour ouvrir, aux étudiantes universitaires, les portes de l'Institut de pédagogie, comme elle les avait ouvertes aux étudiants. Cette idée avait trouvé, auprès de l'ancien ministre de l'Instruction publique, un accueil favorable, si bien qu'il forma une commission pour l'organiser et en fixer les limites, et s'attacha tant à cette idée qu'il décida d'exiger des étudiantes un engagement à s'inscrire à cet Institut, de les considérer comme une mission universitaire, rémunérée par le ministère de l'Instruction publique. L'ancien ministre de l'Instruction publique mena cette idée aussi loin qu'il le put, soumettant les étudiantes à la visite médicale, et obtenant ces engagements de certaines d'entre elles — mais une fois qu'il eut quitté le ministère de l'Instruction publique, le ministre actuel revint sur la décision déjà prise, et songea plutôt à créer pour les jeunes filles un institut spécial, par excès de conservatisme de sa part, et par attachement obstiné à la tradition ; et nous lui avons reproché ce projet, car il était à la fois vain et coûteux, et contradictoire et confus. Car du moment que la tradition permet déjà aux étudiants et aux étudiantes de se côtoyer dans les amphithéâtres de l'Université, elle permet certainement, sans nul doute, qu'ils se côtoient de même dans les amphithéâtres de l'Institut de pédagogie. Or le ministre de l'Instruction publique n'a rien fait du tout : il n'a ni créé d'institut pour les jeunes filles, ni ne leur a permis de s'inscrire à l'Institut existant — et pourtant l'Égypte possède un enseignement secondaire pour les filles, et cet enseignement a besoin d'enseignantes, et ces enseignantes sont formées

par les universités européennes, où le ministère de l'Instruction publique envoie de jeunes Égyptiennes étudier et obtenir leurs diplômes. Or l'Université égyptienne a désormais commencé elle-même à conférer ses propres diplômes à de jeunes Égyptiennes. Les principes les plus simples du droit, de la justice, de l'utilité et de l'économie exigent donc du ministère de l'Instruction publique qu'il s'appuie sur ces jeunes filles pour pourvoir les écoles secondaires de filles en personnel enseignant, et la tradition n'y oppose ici aucun obstacle ; car il serait simple d'admettre ces jeunes filles à l'Institut de pédagogie, à condition qu'elles ne soient pas soumises à son règlement intérieur, jusqu'à ce que le ministère de l'Instruction publique puisse leur organiser quelque chose de conforme à la tradition, à la religion et aux convenances — c'est-à-dire, jusqu'à ce que le ministère de l'Instruction publique puisse leur trouver un foyer où se retirer, seules, une fois leurs études achevées pour la journée.

La jeune Française a obtenu, en cachette, il y a quelques années, le succès au concours de l'École normale supérieure, et le ministère français de l'Instruction publique s'est vu contraint de lui ouvrir cette porte jusque-là fermée devant elle. Et la jeune fille fut admise dans cette école à condition de ne pas être soumise à son règlement intérieur. Que le ministre de l'Instruction publique franchisse donc ce même pas, car il n'y a là que du bien, rien que du bien, et cela ne porte à la tradition ni tort ni offense.